

LECTURES D'ÉTÉ

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 JUIN 2014



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dix romans québécois pour les beaux jours d'été

Tour d'horizon des publications récentes les plus marquantes en littérature québécoise

DANIELLE LAURIN

Parmi les romans d'auteurs québécois parus au cours des derniers mois, en voici dix pour accompagner votre été, sous le signe de la diversité.

Malabourg, de Perrine Leblanc (Gallimard)

Après s'être immiscée dans l'enfer des goulags soviétiques de la Sibérie avec *L'homme blanc* (Quartanier), Grand Prix du livre de Montréal et Prix du Gouverneur général, Perrine Leblanc parvient à se renouveler de remarquable façon avec ce deuxième roman. On croit d'abord lire un thriller en bonne et due forme, scènes d'épouvante incluses : trois jeunes filles sont victimes de meurtres en série à Malabourg, petit village fictif de la Gaspésie balayé par la mer. L'auteure va jusqu'à faire parler les mortes en se mettant dans leur peau. Beaucoup de sensibilité derrière tout ça malgré l'horreur, la violence. Puis, surprise, déroutante sur le coup : la deuxième partie du roman change complètement de ton, de registre. Nous voici à Montréal, quelques années plus tard, en présence de deux jeunes qui ont quitté Malabourg. Avec en arrière-plan le printemps érable, nous assisterons à l'éclosion d'une grande histoire d'amour, portée par une sensualité à fleur de peau. Nous verrons naître aussi un parfum très spécial, qui honore la mémoire des jeunes filles assassinées. Et la boucle est bouclée, avec doigté. *Malabourg* est finaliste au prix Françoise Sagan, qui sera remis le 12 juin à Paris.

Remencements, d'Hélène Dorion (Druide)

Livre de ressourcement, de renaissance, de réflexion. Très personnel, très inspiré. A dé-

guster lentement. Livre qui appelle à une traversée de soi-même, qui appelle à la vie, à la nécessité des liens qui nous unissent à la vie. Livre grave et lumineux, à consonance autobiographique, dans lequel la poète se livre à un retour attentif sur des ruptures marquantes qui ont jalonné sa vie et l'ont amenée à se réinventer : deuil amoureux, deuil de la mère, aussi.

L'album multicolore, de Louise Dupré (Héliotrope)

Récit autobiographique, par une autre de nos grandes poètes. La mort de la mère occupe ici toute la place. La mort de la mère vue, vécue, ressassée par la fille, s'entend. La fille qui ne s'en remet pas, ne s'en remettra sans doute jamais tout à fait. « Elle ne mourra pour moi qu'au moment de ma propre mort. » Mais peu à peu, au travers des souvenirs qui remontent, des incompréhensions qui demeurent, des questions qui se précipitent, de la culpabilité qui se pointe et du chagrin inconsolable, peu à peu, la vie reprend nécessairement le dessus. Beauté pure que ce récit hommage à la mère, hommage à l'urgence de vivre, aussi.

Le feu de mon père, de Michael Delisle (Boréal)

« L'amour que je porte à mon père a toujours été souffrant, malheureux et ingrat », confie le narrateur de ce court récit plein de dureté, de honte, de rage et de tristesse mêlées. Le père bandit reconverti en fanatique religieux, le père menaçant, trop souvent absent, le père monstrueux et pitoyable, haï et craint, mais auquel le fils ne peut s'empêcher d'être attaché, ce père-là domine le récit. Mais *Le feu de mon père* s'avère aussi un livre de réflexion sur l'écriture, sur les processus de l'écriture, sur

comment et pourquoi on écrit. « C'est de n'avoir pas eu le droit de parler qui a fait de moi un écrivain. »

Sam, de François Blais (L'Instant même)

Autofiction bidon en chausse-trape, pleine de fausses pistes. Fausse histoire d'amour. Autodérision qui tourne à l'autodénigrement et au cynisme mordant, très, très méchant. Petite vie plate, anodine, vide. Détails insignifiants. Célébration de l'insignifiance, qui n'est pas sans rappeler, quoique dans un tout autre contexte, un tout autre style et avec une tout autre résonance, le plus récent roman de Kundera, *La fête de l'insignifiance* (Gallimard, 2014). Dans son huitième roman, François Blais nous mène en bateau comme ce n'est pas permis. Et le pire, c'est qu'on s'en amuse.

La déesse des mouches à feu, de Geneviève Petterson (Le Quartanier)

Premier roman de cette blogueuse et chroniqueuse humoristique qui se fait appeler Madame Chose. Ça décoiffe, ça déménage. C'est cru, sans concession dans le ton, très imagé du point de vue de la langue, dans le genre rentre-dedans. À l'image de l'héroïne : une ado qui n'a pas froid aux yeux et qui fonce dans le tas. En cette année 1996, à Chicoutimi-Nord, l'année du grand déluge, elle se fout des interdits, tente toutes sortes d'expériences, sans se soucier des conséquences. Y compris la drogue à répétition. Jusqu'à ce que la tragédie d'un proche la fouette de plein front. Très habile, inventif à tous points de vue. Et délicieusement irrévérencieux.

VOIR PAGE F 3 : DIX ROMANS



Histoires à emporter, pour **jeunes** lecteurs
Page F 2



Soleils noirs: une manne de polars
Page F 4

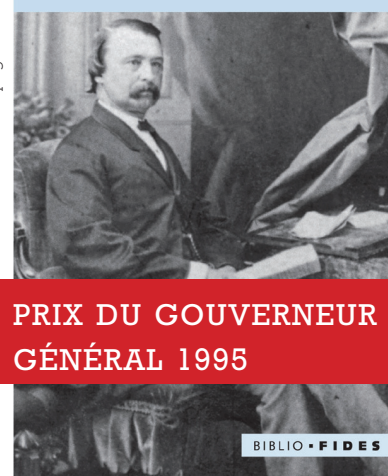


Paris est une fête, mais les Parisiens, eux...
Page F 7

NOUVEAUTÉ

Une grande figure de la laïcité

Yvan Lamonde
Louis-Antoine Dessaulles 1818-1895
Un seigneur libéral et anticlérical



PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1995

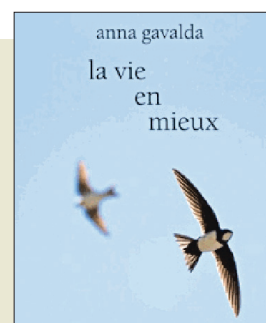
BIBLIO • FIDES

BIBLIO • FIDES
livres de poche

432 pages • 15,95 \$ • Biographie

LECTURES D'ÉTÉ

LA VITRINE



LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA VIE EN MIEUX
Anna Gavaldà
Le Dilettante
Paris, 2014, 286 pages

Quiconque a déjà lu Anna Gavaldà sait que l'écrivaine française ne se perd pas en considérations philosophiques. Reprenant son style franc et haché, *La vie en mieux* raconte en deux histoires distinctes le destin de jeunes citadins un peu perdus que le hasard a lancés en zones fortement sismiques: une possibilité d'amour pour Mathilde, une possibilité d'horizon pour Yann. Plutôt alambiqué sur les bords, le premier scénario a surtout du mal à convaincre. Une vie chamboulée grâce à un bon samaritain hautement magnétique et mystérieux? Déjà vu... En revanche, la longue discussion de Yann avec ses voisins, de bons vivants qui le tirent de son néant existentiel, ramène au talent premier de Gavaldà: tourner le fer dans les plaies ouvertes pour faire sortir la vérité crue. Le fond du fond. L'espoir latent. Spécialiste du désossage d'âmes esseulées, l'écrivaine saisit avec justesse les enjeux des générations qu'elle observe, ici clairement victimes du « progrès » et de ses leures. Comme toujours, Gavaldà vire et revire un langage très familier fait de jargon français — un style percutant et efficace, certes, mais dont il faudra peut-être un jour raffiner la recette.

Geneviève Tremblay

Nos livres chauds

Pour le bronzage intégral

À la recherche du temps perdu (Gallimard), de Marcel Proust. Un livre dont on ne sort jamais vraiment, que l'on soit ou non arrivé à la dernière page.

Christian Desmeules

La lecture éblouissante

Lu « les pieds dans l'eau au bout du quai », un chalet empli d'amies chères en arrière-plan, *L'aveuglement* (Points), du Prix Nobel et Portugais José Saramago, m'a laissé un souvenir d'une noirceur éblouissante. Une pandémie de cécité frappe une ville, révélant le côté sombre de l'humain quand il doit survivre. Un livre tord-boyaux et magnifique, parfaitement en contraste avec la belle saison et sa légèreté.

Catherine Lalonde

Prix du National Book Award

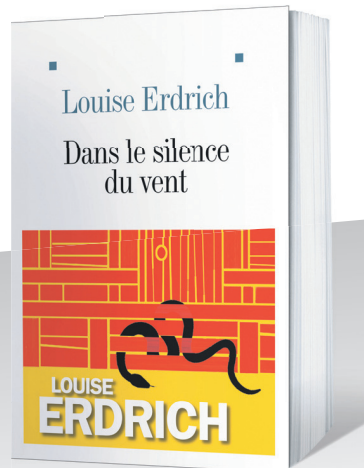


Photo auteur © Paul Emmel

« CE QUE TONI MORRISON A FAIT POUR LES NOIRS, LOUISE ERDRICH LE FAIT AUJOURD'HUI POUR LES INDIENS. »

Lire

Finaliste Prix des libraires du Québec



« Une grande dame du roman »
Louis Hamelin,
Le Devoir

« Un souffle magnifique, un lyrisme âpre et unique. »
Christine Brouillet,
Salut bonjour, week-end TVA

« Il y a un mot que je n'emploie que très exceptionnellement dans mes chroniques, c'est le mot extraordinaire, ce roman l'est. »
Jean Fugère,
Plus on est de fous, plus on lit Ici, Radio-Canada Première

Albin Michel

LITTÉRATURE JEUNESSE

Histoires à emporter

Le temps des vacances approche... et la fin des lectures « obligatoires » aussi. Ce qui laisse tout le temps pour se plonger dans des livres pour le plaisir. Des livres à trimballer dehors, à la plage, dans le hamac ou dans la cour, qui survivront bien à un séjour prolongé dans le sable chaud ou sous la banquette brûlante de la voiture. Suggestions en vrac pour les lecteurs du primaire.

AMÉLIE GAUDREAU

Les animaux de la ferme font toujours d'excellentes têtes d'affiche des histoires qu'on destine aux tout-petits, de la garderie aux premières années du primaire. L'animateur et auteur de polars Benoît Dutrizac l'a compris pour sa première incursion en littérature jeunesse, *Meuh où est Gertrude?* (illustrations de Bellebrute, Fonfon, 2014), l'histoire d'un petit veau qui cherche sa maman, rythmée par les calembours composés à partir des cris des pensionnaires de la basse-cour. Car la volaille a souvent la part belle de ce genre de récit. Comme dans *Petit poulet* (illustrations de Guillaume Perreault), l'odyssée émouvante d'un jeune volatile égaré, signé par Maxime Lapointe, 12 ans, qui a remporté avec cette histoire un concours littéraire organisé par les éditions de la Bagnole. Ça glousse ferme aussi dans *Gros poulet* (Keith Graves, éditions Scholastic), où l'on suit la dure adaptation d'un immense gallinacé dans un poulailler parfaitement normal, ou presque.

De la basse-cour, déplaçons-nous vers la ménagerie avec la réédition en format poche d'un classique en devenir, *Ce que lisent les animaux avant de dormir* (Noé Carlin et Nicolas Duffaut, éditions Tom poche): de courtes vignettes pleines d'esprit qu'on peut relire jusqu'à épuisement des principaux intéressés... On souhaite à ces derniers de ne pas faire des cauchemars de bêtes féroces. Une crainte qui s'éteindra d'elle-même si on lit plutôt deux albums mettant en vedette de gros ours ayant des problèmes de garde-robe: *Ours blanc a perdu sa culotte* (Tupera Tupera, Albin Michel



JON KLASSEN SCHOLASTIC

Rendez-moi mon chapeau, de Jon Klassen, est l'histoire d'un ursidé pas trop futé qui a égaré son couvre-chef.

jeunesse), un livre-jeu qui prend des allures de bestiaire coloré, et *Rendez-moi mon chapeau* (Jon Klassen, éditions Scholastic), l'histoire d'un ursidé pas trop futé qui a égaré son couvre-chef. La recette gagnante de ces deux livres: la répétition de mêmes motifs, qui fait espérer une fin heureuse aux jeunes lecteurs en devenir.

Réussir ses vacances

Pour plusieurs, les vacances ne représentent pas une partie de plaisir, même si le sort qui les attend n'est pas si terrible. C'est ce que permettent d'appréhender *Maëlie au camp de jour* (Robert Soulières et Philippe Germain, La Bagnole),

l'histoire d'une petite tannante qui s'initie à contrecœur aux

De la basse-cour à la forêt, les personnages tirés du règne animal trônent en maîtres dans la littérature jeunesse

joies d'un service de garde estival, et *Le camping, quelle aventure!* (Gabriel Anctil et Denis Goulet, Dominique et compagnie), un nouveau tome de la série *Léo* qui démystifie les hauts et les bas des vacances sous la tente.

Lire des récits de vacances, c'est bien. Mais les vivre, c'est mieux. L'album d'activités 50

missions à réaliser avant la fin de l'été (Annie Groovie, Les Malins) offre tout le nécessaire pour créer le récit de ses propres vacances, en proposant des défis plus ou moins difficiles à relever que les enfants peuvent documenter et commenter dans ce carnet de bord. Les épreuves vont du jeune technologique à la quête d'un trèfle à quatre feuilles, de la jonglerie à la couture et même à la lecture d'un livre de plus de 300 pages! Parfait pour les blasés du farniente que l'oisiveté vacancière ennuie.

Le Devoir

La mère indigne de Pan Bouyoucas

CATHERINE LALONDE

Pan Bouyoucas aime s'adonner à l'art du conte. A la plaquette métaphorique et imaginative. Qu'on en juge: *Le tatouage* (XYZ, 2012), précédent roman, suivait Zoé, 22 ans, dont la rose fraîchement tatouée ne cessait de croître, belle et bourgeonnante, sur sa peau. Zoé, cherchant de l'aide pour contraindre ou comprendre le phénomène, devenait à tout coup aux yeux des autres une élue, porte-parole de

toutes causes — écologie, féminisme, grande paix internationale. Avant, il y eut la métaphore d'une introspection qu'était *Portrait d'un mari avec les cendres de sa femme* (Allusifs, 2010) et *L'homme qui voulait boire la mer* (Allusifs, 2005), récit funambule entre le rêve et la mort. Aussi, *Anna pourquoi* (Allusifs, 2004), Prix littéraire des collégiens.

L'auteur, qui écrit « en bilingue » — il nous arrive parfois traduit de l'anglais et parfois, comme ici, en français

dans le texte —, crée une néoméchantre-reine dans *Ari et la reine de l'orge*. Une souveraine tirée de la cuisine de Jocaste, par son épais syndrome d'Œdipe, croisée avec Cruella d'Enfer. Car les auteurs masculins, note Bouyoucas dans son prologue, alors qu'ils savent cogner dur sur la figure du père, semblent se garder une respectable petite gêne face à la mère, même celle qui se révèle « possessive, jalouse et dévoratrice ». Indigne, quoi.

Cassons alors l'icône. On suivra la quête d'Ari, fils aîné, choyé par la nature et héritier chouchou du roi et de la reine de l'orge. Il cherche à aimer le cœur libre, affranchi de l'influence, réelle et psychologique, de sa mère. Une lionne, une carnassière, celle-là, et caractérielle par-dessus le marché, tête comme une mule, batailleuse comme un coq. Récit d'initiation, donc. Et pas simple pour le héros. « Rien n'est plus sacré pour une mère, Ari, que la vie de ses enfants », justifiera le roi. « — Je le croyais aussi. Et je me disais qu'elles devaient être folles, quand, dans mes livres d'histoire, je lisais que des reines avaient empoisonné leur fils pour préserver leur trône, car je ne pouvais concevoir qu'une mère saine d'esprit puisse faire mourir la chair de sa chair. Je sais maintenant que certaines mères sont capables de tout », répondra Ari, désillusionné.

Le récit flotte entre le jour d'hui et l'anachronisme apporté par cette chose immémoriale qu'est le conte, entre Google, l'hélicoptère et la pomme empoisonnée. Genre



juste assez détourné, à peine, par des métaphores surprenantes et un parcours inattendu — on croit que ça tourne à la satire politique, et finalement non; on s'attend à une apothéose, ce sera plus fin — pour garder la curiosité vive. Mais c'est la langue, imaginative, jouant de niveaux variés, qui fait la force, comme l'art de la chute qui vient relancer chacun des courts chapitres. Le tissage se desserre en finale, avec une conclusion qui évite le happy end tapageur mais laisse le lecteur un chouïa sur sa faim, dégonflé. Mince bé-mol sur une riche inventivité.

Le Devoir

ARI ET LA REINE DE L'ORGE
Pan Bouyoucas
Les Allusifs
Montréal, 2014, 156 pages

Promotion à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*
2^e 15% de rabais*
3^e 20% de rabais*

Du 5 au 22 juin 2014

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.



le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2C9, Tél. : 514 845-5243
librairie@parchemin.ca

LECTURES D'ÉTÉ

La Yougoslavie, c'est lui

CATHERINE LALONDE

Ivan Dolinar est né un 1^{er} avril, en 1948, sous les auspices du poisson d'avril. Sale coup du destin. Surtout pour un jeune Croate qui rêve de pouvoir et de grandeur, qui aspire à l'élévation, peut-être même au passage à l'Histoire. *Poisson d'avril*, premier roman traduit en français de Josip Novakovich, s'attache au destin parfois kafkaïen à force de malchances et de mauvaises décisions de Dolinar. En arrière-plan, les grands changements vécus par la Croatie à la fin du XX^e siècle, depuis le régime de Tito, et la friction qu'a provoquée sur ce coin du monde l'ouverture à l'Occident, au capitalisme et à la contemporanéité. Intime et histoire, personnage et pays ici sont liés, l'avenir foireux de l'un reflétant les embardées politiques de l'autre. La « *Yougoslavie était une métaphore de sa propre existence, écrit Novakovich, avec ses républiques qui ne s'entendaient pas, tout comme certains de ses organes ne s'entendaient pas.* » Guerres intestines, alliances, haine et désirs d'indépendance marquaient alors les relations, surtout entre la Croatie et la Serbie, mais aussi, historiquement, avec les républiques de Bosnie-Herzégovine, de Macédoine, de Monténégro et de Slovénie.

« La Yougoslavie, c'est moi »

On a découvert le nom de Josip Novakovich, et qu'il habitait Montréal et qu'il enseignait la création littéraire à Concordia, l'an dernier, soudainement, lorsqu'il s'est retrouvé parmi les finalistes au prestigieux prix Man Booker Prize International. On découvre maintenant son talent de conteur, la force qu'il a de nous attacher à des personnages parfois antipathiques. Ivan Dolinar serait-il un alter ego tordu? Car Novakovich est né en 1956 à Daruvar, dans ce qui est devenu la Slovénie, qu'il a quittée à 20 ans. Nouvelliste, essayiste, professeur, *Poisson d'avril* est son premier roman, marqué par un imaginaire riche, un humour grinçant irrésistible. Et, plus le récit avance, par ce qu'on pourrait nommer « un pessimisme joyeux ». L'auteur a la finesse de grossir juste assez le trait pour faire naître le sourire narquois: il expose les excès, les



WILL OLIVER AGENCE FRANCE-PRESSE

« *La Yougoslavie était une métaphore de sa propre existence, avec ses républiques qui ne s'entendaient pas, tout comme certains de ses organes ne s'entendaient pas* »

Extrait de *Poisson d'avril*, de Josip Novakovich

travers et les contradictions de ses personnages sans tomber dans la caricature, mais toujours en louvoyant à sa frontière. Et il y a matière à le faire. C'est qu'Ivan Dolinar verra ses aspirations se dégonfler une à une tout au cours de sa vie. L'étudiant en médecine aboutira en camp de travail, le militaire se retrouvera en porte-à-faux avec sa propre identité, le père aimant et le mari sauveur dévoileront un visage amoral,

l'hypocondriaque goûtera réellement, avant l'heure, à la tombe. C'est un destin déchantant que narre Novakovich, dans un récit qui s'alourdit au fil des pages, à l'image du moral du personnage. Car Dolinar « *s'était toujours complu dans la morbidité. La morbidité pouvait se comparer à la subversion, à la faillite du bon fonctionnement des choses et, à une plus large échelle, à un soulèvement anarchiste. Et il est toujours plus im-*

pressionnant d'assister à la destruction d'un édifice qu'à sa construction: une libération d'énergie plus considérable et plus extatique. »

Un livre bien fait et un auteur à suivre de près.

Le Devoir

POISSON D'AVRIL
Josip Novakovich
Boréal
Montréal, 2014, 300 pages

DIX ROMANS

SUIITE DE LA PAGE F 1

Histoires d'ogres, de Katia Gagnon (Boréal)

Et de deux pour cette journaliste qui s'avère une redoutable conteuse. Plus percutante encore et davantage maîtrisées que son premier roman, ces *Histoires d'ogres*. Un meurtrier pédophile quitte la prison où il a été détenu pendant 25 ans, en direction d'une maison de transition. Pourrait-il récidiver? La journaliste Marie Dumais, alter ego de l'auteure apparu dans *La réparation* (Boréal, 2011), entreprend une enquête sur le parcours de l'ogre. En parallèle, on suit une jeune prostituée poquée, poursuivie par une autre sorte d'ogre. Au final, tout s'emboîte. Pour le pire d'un côté, et peut-être pour le mieux en ce qui concerne l'héroïne...



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Variations endogènes, de Karoline Georges (Alto)

Quatorze histoires tordues, marquées par la perversité. Certaines plus achevées que d'autres. Ce qui ressort? Le sexe à outrance, la cruauté crasse, les corps violents. Le tout mis à distance, dans une froideur apparente qui glace le sang. L'écriture scalpel de l'auteure de *Sous béton* (Alto, 2011) est tout entière mise au service de l'abject.

N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime, de Gaétan Soucy (Notabilia)

Parue à titre posthume, cette lettre d'amour fiévreuse, enflammée, délirante, obsessionnelle, absolue et désespérée, remue. D'une beauté tragique, les mots de l'auteur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (Boréal, 2000), disparu subitement

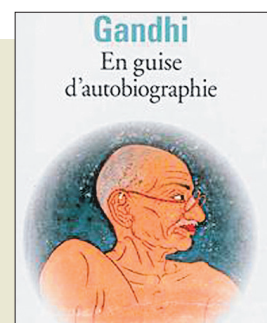
l'an dernier. Retourne ment inattendu: quatre écrivains, dont Sylvain Trudel et Catherine Mavrikakis, se mettent dans la peau de l'aimée, qui répond à l'amant délaissé.

Drama Queens, de Vickie Gendreau (Le Quartanier)

« *Je me disais tout le temps qu'il fallait que je garde des trucs à raconter, Too late. Là, je déballe tout.* » Écrit dans l'urgence, peu avant que son auteure soit emportée à 24 ans par une tumeur inopérable au cerveau, ce livre coup-de-poing fesse dans toutes les directions. D'une tristesse infinie, révoltant, ce deuxième opus après *Testament*, mais aussi, fantaisiste, pétillant, brillant. Et très, très déroutant.

Collaboratrice
Le Devoir

LA VITRINE



ESSAI

EN GUISE D'AUTOBIOGRAPHIE

Gandhi
Folio Sagesses
Paris, 2014, 112 pages

Petite autobiographie du maître indien construite à partir d'extraits de ses œuvres et discours déjà publiés, ce livre est un bijou. Très simplement, Gandhi (1869-1948) y raconte son parcours sans détour. Enfant timide, peureux et marié par ses parents à l'âge de 13 ans, le jeune homme deviendra avocat, luttera pour les droits des Indiens en Afrique du Sud et, finalement, pour l'indépendance de son pays, en prônant la désobéissance civile de masse et la non-violence. Convaincu que la vérité s'atteint par l'ascèse, il s'impose, à partir de 1906, une abstinence sexuelle radicale et, apôtre du végétarisme, rejette les plaisirs de la table. Défenseur des intouchables, partisan de la libération des femmes et de l'euthanasie pour les mourants très souffrants, Gandhi avoue avoir peu lu, même s'il se réclame des Thoreau, Ruskin et Tolstoï, et être très mal à l'aise avec l'adoration que la foule lui réserve. Se sachant menacé de mort par ses adversaires, il appelle presque cette fin de ses vœux. Tout un personnage.

Louis Cornellier

En vente
dans toutes
les librairies,
sauf
Renaud-Bray.

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈSDu 26 mai au 1^{er} juin 2014

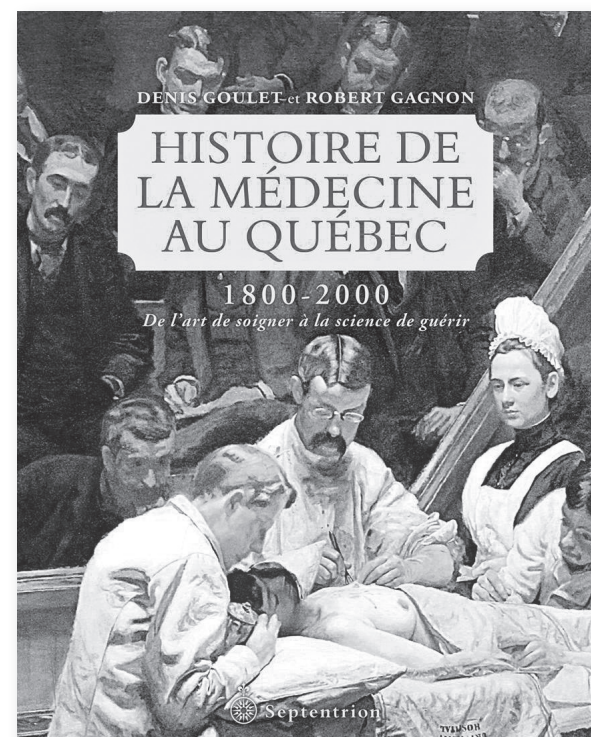
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1	Nathalie Roy/Libre Expression 5/2
2	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/3
3	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/8
4	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 La biscuiterie	Michel David/Hurtubise 3/10
5	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal 4/4
6	Ces mains sont faites pour aimer	Pascale Wilhelm/Libre Expression 6/4
7	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. Beaubien J. Normandin/Les Éditions réunies 7/3
8	Les années de plomb • Tome 1 La déchéance d'Édouard	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 10/3
9	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise 9/10
10	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique -/1
▼ Romans étrangers		
1	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel 4/2
2	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 1/5
3	Central Park	Guillaume Musso/XO 2/9
4	Joyland	Stephen King/Albin Michel 7/2
5	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès 3/3
6	Six ans déjà	Harlan Coben/Belfond 5/3
7	Charmant pétard	Christina Lauren/Homme -/1
8	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel 6/8
9	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 8/20
10	La vie en mieux	Anna Galvalda/Dilettante -/1

▼ Essais québécois		
1	Poing de mire	Normand Lester/Homme 1/7
2	Constituer le Québec. Pistes de solution pour une véritable...	Roméo Bouchard/Atelier 10 7/2
3	Le cimetière des humanités	Pierre-Luc Brisson/Poètes de brousse 9/2
4	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 -/1
5	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB 2/8
6	L'afghanicide	Martin Forgues/VLB 4/4
7	La promotion de l'allaitement au Québec. Regards critiques	Collectif/Remue-ménage -/1
8	Le prochain virage	François Tanguay Steven Guilbeault/Druide -/1
9	La fin de l'État de droit?	Frédéric Bérard/XYZ 3/3
10	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Ecosociété 6/14

▼ Essais étrangers		
1	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 1/4
2	Pleadoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 6/31
3	Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars	Jeremy Scahill/Lux -/1
4	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 3/12
5	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 5/16
6	Les procès de l'art	Cécile Delavaux Marie-Hélène Vignes/Palette -/1
7	Patient et citoyen	Norvin M. Hadler/PUL 4/2
8	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset -/1
9	L'indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal 7/2
10	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil 8/4

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

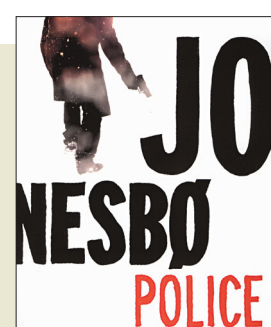


DIFFUSION DIMEDIA

LECTURES D'ÉTÉ

SOLEILS NOIRS : UNE MANNE DE POLARS POUR LA BELLE SAISON

LA VITRINE

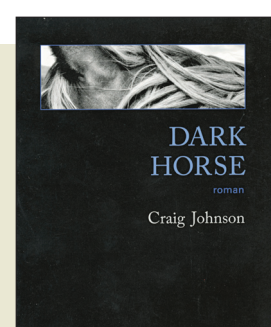


POLAR

POLICE
Jo Nesbø
Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig
Gallimard
Paris, 2014, 594 pages

S'il faut en croire Jo Nesbø, Oslo n'est pas la petite ville calme que l'on s' imagine, dormant sous la neige six mois par année. Au fil des enquêtes du célèbre Harry Hole, on a vu se passer là des choses horribles, et les tueurs en série s'amusent à se succéder les uns aux autres. Cette fois-ci, ce sont des policiers qui y passent, un à un. Caractéristique commune : ils faisaient tous partie d'équipes ayant enquêté sur des crimes non résolus. La police ne sait plus où donner de la tête et son nouveau chef, Mikael Bellman, un ripou que l'on connaît bien, essaie de calmer le jeu. Mais est-ce que ce n'est pas ce bon vieux Harry qui vient, encore une fois, à la rescousse de tout ce beau (?) monde? Et qui mourra presque au même endroit que dans sa dernière aventure avant de réussir à sauver la mise? Hum?

Michel Bélair



POLAR

DARK HORSE
Craig Johnson
Traduit de l'anglais (américain)
par Sophie Aslanides
Gallmeister
Paris, 2014, 326 pages

Coriace, le shérif Longmire, et méfiant. Alors que tout le monde tient pour acquis que la belle Mary Barsad s'est débarrassée de son insupportable mari en le criblant de balles, il se déguise plutôt en inspecteur d'assurances pour mener sa petite enquête et traquer les apparences. En fait, il n'a pas le choix puisque tout cela s'est passé dans le comté voisin, où il n'a aucune juridiction. Il rencontre là des paysages à couper le souffle, qu'il connaît bien puisqu'il y est né, mais aussi toute une série de personnages étranges tissés d'une étoffe comme on n'en fait plus. Avec l'aide de « la nation cheyenne », comme d'habitude, et d'un bien improbable allié, il découvrira rapidement plein de choses. Entre autres que les morts sont parfois dangereux puisqu'ils n'ont plus rien à perdre. Une histoire aux détours insoupçonnés écrite, comme tous les Craig Johnson, dans un style à faire se pâmer les plus exigeants.

Michel Bélair



POLAR

13
Pieter Aspe
Traduit du néerlandais
par Emmanuèle Sandron
Albin Michel
Paris, 2014, 286 pages

Ah, Bruges! Quelle ville séduisante... et un peu endormie dans le brouillard qui l'enveloppe, avouons-le... Voilà qu'au moment où le commissaire Van In prépare son mariage, une série de crimes vient perturber le bonheur tranquille d'un peu tout le monde. Les indices sont rares et l'équipe du commissaire patinera bien vite dans la choucroute et la Duvel. Jusqu'à ce que Van In lui-même allume et découvre un lien entre les meurtres, prenant soudain conscience qu'il pourrait lui aussi être visé. L'intrigue est pourtant assez solide, mais les détails insignifiants collés aux personnages engendrent rapidement une sorte de sentiment d'ennui existentiel et en arrivent à créer une ambiance globale qui sent le réchauffé, le copié-collé, l'inutile même. Bref, ce n'est pas un grand Pieter Aspe et l'on aura tout avantage à lire autre chose... Pourquoi pas un Québécois, tiens...

Michel Bélair



Les scènes de crime abondent dans les polars d'ici comme d'ailleurs.

PETE JELLIFFE/CC

Un été très noir

Bien sûr, il y a le tout récent Jo Nesbø (Gallimard, 2014) et le nouveau James Lee Burke aussi, somptueux (*Creole Belle* chez Rivages/Thriller), sans parler de l'œuvre complète de Craig Johnson qui vient de nous tomber dessus, dense, déroutante (Gallmeister). Mais voilà aussi qu'en l'espace de quelques semaines une vague de fond de polars d'ici a pris d'assaut les rayons des librairies. Surprise: il y a là plein de choses qui méritent que l'on s'y arrête sérieusement. Sortez les chaises longues et la crème solaire pour plonger dans le noir, sous le soleil...

MICHEL BÉLAIR

Jacques Savoie propose, avec *Un voyou exemplaire* (Libre expression, 2014), une quatrième aventure de Jérôme Marceau, maintenant enquêteur-chef aux crimes majeurs du Service de police de la Ville de Montréal. Tout juste sorti de son témoignage percutant à la Commission d'enquête sur la magistrature, Marceau tente d'élucider un attentat à la bombe survenu dans une banque privée de la rue Saint-Jacques: la victime présumée, Fernand Gervais, est littéralement déchiquetée. Bien vite, les soupçons se portent sur les protestataires d'Occupy Wall Street, campés tout près, mais Marceau flaire autre chose de beaucoup plus complexe.

Jérôme Marceau a « pris du poids » depuis sa première aventure; il ressemble de plus en plus à un enquêteur et son cynisme de bon aloi fait de lui un personnage moins anecdotique et plus solide, même si on sent qu'il lui manque encore un peu d'empathie et d'intuition. Ici, son enquête l'amène dans

un paradis fiscal des îles Vierges et permet à Savoie de dénoncer toute une série de magouilles, allant du chantage au blanchiment d'argent et d'identité, visant à infiltrer le monde des trafiquants de drogue. L'intrigue est palpitante et ne se dénoue qu'aux toutes dernières pages.

Même constat pour *Le beau mystère* (Flammarion Québec, 2014), le tout nouveau roman de Louise Penny; ce n'est qu'à la toute dernière minute que l'on saura qui a tué le chef de chœur d'un monastère caché

La surprise la plus étonnante de tout cet arrivage vient de l'intrigue conçue par Hervé Gagnon, *Jack*

depuis plus de 400 ans au fin fond de la Haute-Mauricie. On mettra beaucoup de temps et de pages à admettre l'existence même de ce monastère construit par des moines gilbertiens venus ici secrètement aux premiers jours de la colonie française pour échapper à

l'Inquisition... mais on se laissera prendre par l'intrigue. Et aussi par des passages absolument merveilleux sur le chant grégorien et sur l'architecture lumineuse de ce monastère fantôme. Encore plus touchant d'humanité et de compassion que d'habitude, Armand Gammache mène l'enquête.

Étonnants

La surprise la plus étonnante de tout cet arrivage n'est toutefois pas celle du monastère fantôme de Penney; elle vient plutôt de l'intrigue conçue par Hervé Gagnon, *Jack* (Libre Expression, 2014), qui plante son histoire passionnante dans le Montréal de la fin du XIX^e siècle aux prises avec... Jack l'Éventreur lui-même!

Tout cela nous est raconté par Joseph Laflamme, journaliste au *Canadien*, sur fond de franc-maçonnerie et d'intrigue politique de haut niveau, ayant des ramifications jusqu'en Angleterre par l'entremise de

l'orangiste qu'était John A. MacDonald. L'écriture de Gagnon est nerveuse et souple: il raconte les meurtres sanglants de l'événement avec force détails,

mais il sait aussi jouer sur d'autres registres, en décrivant par exemple les quartiers populaires de l'époque et la pénible existence des gens qui y vivaient. Malgré quelques rares maladresses et un inexplicable revirement de situation à la toute fin, c'est sans doute le ré-

cit le plus passionnant de la cuvée. On reverra sans doute Joseph Laflamme... et il faudra surveiller Hervé Gagnon de très près.

Belle surprise aussi que *Le rythme du tambour* (Recto Verso, 2014), tout premier roman de Sandra Messih. L'histoire est campée dans un milieu que l'on ne fréquente pas souvent: un centre de gestion des déchets. C'est d'autant plus étonnant que l'on y parle de chamanisme et d'un tueur en série qui rôde incognito au milieu des rêves de l'héroïne. L'écriture est convenue au départ, mais tout cela s'affine et devient fort intéressant à mesure que l'intrigue progresse.

Les mêmes commentaires s'appliquent pour *La sélection naturelle* (Recto Verso, 2014) de Sylvie-Catherine de Vailly, une enquête de l'inspectrice Jeanne Laberge. L'intrigue est solide, mais l'écriture est plutôt molle et sans relief avant qu'on en arrive au dernier droit. Les deux derniers titres de notre liste se laissent lire tout aussi facilement. *Apportez-moi la tête de Laura Crevier* (Libre expression, 2014) de Laurent Chabin est un étonnant plaidoyer pour l'anarchisme intégral et *Derniers pas vers l'enfer* (Alire, 2014) de Maxime Houde nous fait plonger avec un policier corrompu dans un monde sans issue qui donne froid dans le dos.

Voilà de quoi vous occuper jusqu'à la rentrée...

Collaborateur
Le Devoir

lettres québécoises

REVUE
fondée en
1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTIÈREMENT consacrée
à la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.

Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique :
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

ROMAN

Un conte d'archaïques terreurs

GUYLAINE MASSOUTRE

Vous aimez les histoires de fées et de magiciens? Les envoûtements, le merveilleux prolongeant l'adolescence? *Les brumes de l'apparence* est pour vous. L'auteure y campe un invraisemblable agencement de sortilèges concernant une maison hantée, un terrain maudit, une mesure en ruine chargée d'êtres mauvais. Tout cela au fond d'une forêt située dans un endroit inaccessible. Peu importe la véracité, seul le romanesque compte.

Deghelt écrit un conte distribuant d'archaïques terreurs. On suit l'esprit vacillant du personnage, plein de rêves et de cauchemars, entretenus par

un étrange vendeur et combattus par son mari médecin. L'exorcisme littéraire, qui consiste à avancer avec l'héritière de ce domaine ensorcelé, ne manque pas d'instiller un vrai charme à ce délire romantique, mélange de Nerval et de parapsychologie. On se demande ce que sont ces voix intérieures, ces visions, ces angoisses qui consentent à l'emprise. Y a-t-il lieu, sous une forme quelconque, d'accueillir l'au-delà et de donner prise aux émotions qui conduisent l'héroïne à changer sa vie?

Qu'est-ce que ce « maléfique » qu'elle appelle aussi « musique »? Qu'est-ce que la trahison des proches? Qu'est-

ce qu'un esprit traversant les ombres et les fines frontières de l'irréel? Deghelt argumente les preuves impalpables de notre humanité. C'est arrivé près de chez vous: l'empreinte du mal a du sens. Encore faut-il décider si la qualifier de « présence derrière moi » est une organisation crédible de la science et de la conscience, ou, comme disait Rabelais, simple ruine de l'âme. Pas si simple, finalement, comme on l'entend aujourd'hui dans les folies avec lesquelles on vit.

Collaboratrice
Le Devoir

LES BRUMES
DE L'APPARENCE
Frédérique Deghelt
Actes Sud
Paris, 2014, 368 pages

LECTURES D'ÉTÉ



ERIC FEFERBERG APP

Eric-Emmanuel Schmitt



FRANÇOIS GUILLLOT APP

Marcela Iacub



PIERRE ANDRIEU APP

Christine Angot

Un peu de tout pour l'été

GUYLAINE MASSOUTRE

L'été! Vous avez le Québec dans le dos, de l'autre côté de l'océan. Vous êtes assise à l'Hostellerie de la Gabelle de Saint-Florent-le-Vieil, au bord de la Loire, ce fleuve vert qui serpente, tranquille, entre mille îles chéries des oiseaux. Vous vous demandez si vous allez déranger le vieil écrivain qui vit de l'autre côté du quai, rue du Grenier à sel. Et voilà qu'il vient à la table voisine déguster un sandre. Il se nomme Louis Poirier et il est mieux connu sous le nom de Julien Gracq. La fiction a rejoint le réel. Vous ne voyez plus de différence.

Prenez *Le livre*, de René Belletto (P.O.L., 2014). Une histoire d'hôpital où un visiteur devient la proie d'un mirage, à moins que du lieu fatidique il n'ait fait le théâtre de son imagination dérangée. Le narrateur se démultiplie, non pas comme *L'homme-Jasmin*, d'Unica Zürn (L'Imaginaire Gallimard, réédition 2012), qui endosse sa maladie mentale, mais comme pris dans un labyrinthe de jeux proprement romanesques. Livre étrange, avec son reflet incorporé, menaçant tel un scénario de David Lynch, poursuite d'intuitions, de propos rapportés, d'enquête et de dossier médical. Parfait pour un lecteur dans un rôle de Poucet qui, bravant sa peur d'une logique périlleuse, réussira à se bricoler une belle histoire.

La fille de mon meilleur ami, d'Yves Ravey (Minuit, 2014), avait été sélectionné pour le prix Inter, tout comme *Faillir être flingué* (Rivages, 2013), un polar parodique, vraiment emballant, de Céline Minard, dont vient d'ailleurs de paraître le fantasme grimoire *So long, Luise* (Rivages poche, 2014). Chez Ravey, autant de sobriété stylistique que de débauche verbale chez Minard. Mais, dans les deux cas, ce sont des romans à scénario solide. Actions en zigzag, rythme serré, personnages marginaux sans foi ni loi, brouillage des repères entre virtuel et réalité: la fiction bat son plein, mordante.

Le réel pris au corps

La plus grande surprise littéraire cette année est venue d'Édouard Louis, avec *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014). Ce tout jeune sociologue brillant raconte sa vie d'homosexuel persécuté dans sa famille, à l'école, par les copains du village. Au tout début du XXI^e siècle, on peine à croire les scènes sexuelles dégradantes, les humiliations, les perversions subies par Eddy, passées inaperçues des adultes ou couvertes par leurs regards déplacés. C'est à lire, et l'entendre tout confirmer lors de son passage à Montréal atteste que la réalité n'est pas inventée.

Même sensation avec *La petite foule* (Flammarion, 2014), de Christine Angot, championne du scandale sociolittéraire. La façon dont elle har-

ponne le réel pour en faire un ouvrage livre un témoignage juste. On a la certitude que la frontière n'existe pas entre l'écriture et le vrai. Et que, grâce à l'écriture et à ses lectrices (on privilégiera exceptionnellement le féminin), l'auteur sort enfin de sa prison.

Aimer, avoir aimé, le dire

Autre brûlot. Après l'essai *Belle et bête* (Stock, 2013), dans lequel Marcela Iacub éclairait sa liaison avec Dominique Strauss-Kahn, et après la condamnation de l'auteur et de son éditeur à payer 50000 euros pour atteinte à sa vie privée, *Édipe reine*, roman, débute par cette phrase: «La vérité est qu'il était incapable d'envoyer les femmes au ciel avec sa queue.» On part de là, sous l'insistance provocante, dans l'histoire de Samuel racontée par Juliette, et c'est Sade revisité. La romancière d'origine argentine, juriste et chercheur,

La plus grande surprise cette année

est venue d'Édouard Louis, avec

En finir avec Eddy Bellegueule

a choisi d'écrire en français. On lui doit *Une société de violeurs?* (Fayard, 2012), qui conteste que la violence sexuelle soit tout entière masculine. Elle tente de mener un débat, rarement entamé, au-delà des scandales d'alcôve et de parloirs.

C'est la question que pose Eric-Emmanuel Schmitt dans son sympathique *L'éllixir*

d'amour (Albin Michel, 2014). Dans ce roman par lettres, sis entre Montréal et Paris, deux anciens amants raniment leur flamme, badinage et attachement. Vont-ils s'aimer à nouveau, veulent-ils au contraire régler un différend qui se réveille? Sentiments à gogo, pochade littéraire élégante, charmante, dialogue de jalousie et d'amour perdu; feu de mots, éclats de joie.

Et, pour finir, revenons au pays de Gracq et à ce qu'il nous a fait aimer. Le Breton Jean Rouaud, depuis *Les champs d'honneur* (Minuit), prix Goncourt 1990, a signé quatre romans constituant son cycle du *Livre des morts*. Cet hiver, il donnait *Un peu la guerre* (Grasset, 254 pages), troisième opus de *La vie poétique*. Ouvrage, très richement tricoté de l'après-68 et de sa réalité de provincial complexe, signe un nouveau pan de la vie des morts de sa famille, frappée comme tant d'autres par les guerres. L'Histoire est là.

Puisse cet écrivain d'une maturité admirable s'asseoir quelque part à votre table pour vous faire toucher l'éternité! Ce récit captivant de Jean Rouaud, sans recette, dépouillé et fouillé, s'est affranchi des modes en lestant ses pages d'une formidable mémoire réorganisée.

Collaboratrice
Le Devoir

Nos livres chauds

Pour méditer à la Saint-Jean

À la Saint-Jean, il faut des traditions. Une des miennes est de lire Lionel Groulx. Ses *Rapaillages* de 1916 (BQ, 2004), de petits tableaux de la vie rurale québécoise du temps passé, sont un chef-d'œuvre de style classique et de douce nostalgie. Notre maître, le passé? Des fois, oui.

Louis Cornellier

Les compagnons en avion

Juste assez prenants pour que la lecture l'emporte sur les messages du commandant de bord et le passage de la descente de la «boutique en vol», juste assez longs et juste assez courts et assez légers pour que l'esprit, par contamination, se sente déjà en vacances... Les romans de San Antonio (attention, ceux de Frédéric Dard seulement, les premières moutures de la longue série ayant ma préférence, pour le côté désuet que les années ont donné à ce qui était une vraie truculence, sinon un mauvais goût), les enquêtes de Maigret, de Simenon, et celles de Nestor Burma, de Léo Malet, sont de mes compagnons idéals quand vient le temps de s'envoler.

Catherine Lalonde

Meilleur rapport poids du livre/nombre de pages/densité de contenu

Les découvreurs, de Daniel J. Boorstin (Robert Laffont): un fascinant essai historique qui se lit comme un roman et nous plonge au cœur de la plus stimulante des aventures humaines, celle des découvertes scientifiques et géographiques.

Christian Desmeules

Le livre de plage

Il n'y a rien à faire, pour moi, lire en janvier quand il gèle à pierre fendre ou en juillet, les doigts de pied en éventail, revient au même. Toutefois, je supporte si difficilement le sable sec qui s'insère dans les pages d'un livre ou le mouillé qui le macule qu'à la plage j'apporterais plutôt un seau (pas nécessairement à glace) et une pelle.

Gilles Archambault

Le roman fleuve

La paresse estivale constitue l'état idéal pour apprécier le grand talent de conteur de feu Gabriel Garcia Marquez, dans son classique *Cent ans de solitude* (Seuil). Les nombreux malheurs qui s'abattent sur les six générations de la famille Buendia et le village mythique de Macondo pourraient très bien relativiser les petits drames de nos vacances...

Amélie Gaudreau

Dans l'eau et hors de l'eau

Le goût du chlore (Casterman), de Bastien Vivès. Sorti en 2008, ce récit en bande dessinée relate, avec une économie de mots et une poésie dans le dessin, une rencontre, entre un homme et une femme, qui se joue dans une piscine couverte. C'est bleu-vert. C'est intimiste. C'est chaud et rafraichissant en même temps. À l'image d'un plan d'eau en été.

Fabien Deglise

Joseph Boyden
Dans le grand cercle du monde
roman
Albin Michel

Photo auteur © Norman Wong

Une grande fresque où se confrontent culture indienne et européenne, tribus huronnes et iroquoises, soit de conquête et refus de la domination.

Par Joseph Boyden, l'auteur du *Chemin des âmes*.

«Surprenant, magistral, très certainement le premier grand roman canadien du XXI^e siècle.»

THE VANCOUVER SUN

«Un livre hors du temps. Un classique-né.»

THE NATIONAL POST

Albin Michel

POÉSIE

Fragilité partagée

HUGUES CORRIVEAU

«Arrive-t-on un jour...?» à penser l'existence et le malheur, à assumer son pensum de vivre et son droit à l'oubli, au passage? Voilà autant de questions qui introduisent le très beau et sobre recueil de Marie Béliste, *Ici-bas*. Acte de conscience et parfaite adéquation avec le fil exact qui relie présent et passé.

En effet, «arrive-t-on un jour à l'épuisement des réserves fluides que porte notre corps, sans plus rien à pleurer, ni soi-même, ni l'autre, ni les parts de soi-même enfouies dans les autres enfuis?» Comment vivre? Comment affronter la conscience, y consentir, quand «quelque chose

est là [?] Bleu sur une table. Ce n'est pas quelqu'un. C'est l'idée de quelqu'un, c'est la matière, la cendre dans le verre enclose comme l'idée dans les veines. Je pense». C'est ainsi, tout du long, tranquille et méditatif, sans colère et sans hargne, dans la mesure exacte d'un chagrin ou d'une joie.

Ce recueil se relit, se médite et trouve en nous des échos d'une fragilité partagée par un très grand nombre de vivants.

Le Devoir

ICI-BAS
Marie Béliste
Le Noroît
Montréal, 2014, 56 pages

Les Rendez-vous
POÉTIQUES

Table ronde *Le poète et les institutions*

Avec le Poète de la Cité Martin Thibault et le Poète du Parlement Michel Pleau

Animation : Tristan Malavoy

Samedi 7 juin, à 14h
Librairie Gallimard, 3700, boul. Saint-Laurent

MAISON de la POÉSIE de Montréal
FESTIVAL de la POÉSIE de Montréal
LIBRAIRIE GALLIMARD DE MONTRÉAL

RECF
Conseil des arts et des lettres Québec
Patrimoine canadien
Canadian Heritage
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LECTURES D'ÉTÉ

LA VITRINE



NOUVELLES

DES NOUVELLES DU PÈRE

Collectif
Québec Amérique
Montréal, 2014, 224 pages

Raconter la paternité, sa paternité : c'est l'exercice auquel se livrent la plupart des auteurs sollicités pour ce projet lancé par l'auteur Michel J. Lévesque, même si, comme l'explique l'éditeur Pierre Cayouette en préface de cet ouvrage à la facture étonnamment bâclée, « la consigne était claire : pas d'autofiction ». Ces nouvelles suintent l'expérience personnelle, presque toutes de façon éclatante et assumée, narrées à la première personne, même lorsque « je » est un autre. Des récits de naissance, de renaissance, de rites de passage, de mort et de deuil, vus de l'œil du père aimant — qui est aussi, parfois, forcément, un fils... —, voilà ce qui reste dans l'esprit du lecteur. Du lot, se démarquent le texte bouleversant de l'instigateur du projet, celui d'André Marois, pas très loin de son univers noir habituel, et la très personnelle odyssee de Patrick Sénécal, à des lieux de ses territoires familiaux. Un recueil certes imparfait, mais tout de même agréable à parcourir et bien souvent fort émouvant. Et approprié pour la fête des Pères, qui arrive à grands pas.

Amélie Gaudreau



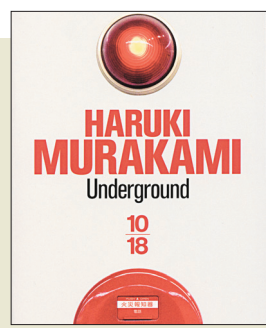
BEAU LIVRE

VÉLO!

CONCEPTEURS DE GÉNIE,
MACHINES DE LÉGENDE
Richard Moore et Daniel Benson
Hurtubise
Montréal, 2014, 351 pages

Il n'y a pas vingt ans encore, le vélo était toujours l'affaire d'ateliers confidentiels où des orfèvres assemblaient à la main, avec une patience infinie et selon des conceptions parfois inusitées, de minces tubes d'acier ou d'aluminium. Il fallait savoir chauffer juste à point ces tubes pour les unir grâce à des raccords qui avaient été à l'avance préparés minutieusement. Les meilleurs vélos étaient tous fabriqués ainsi, signés pour ainsi dire un à un, par un savoir-faire unique. Combien de cyclotouristes, d'amateurs ou de champions ont roulé sur ces vélos souvent repeints, pour des besoins publicitaires, aux couleurs et au nom de grandes marques ? Ne reste plus ou presque que les marques qui ont enflé par leurs capacités à accaparer un marché. Le vélo a quitté le monde des artisans. Les noms de Della Santa, Ryffranck, Marinoni se sont effacés derrière le grand mur publicitaire. Les petits équipementiers aussi sont oubliés. Rien ou presque sur les composantes Suntour, Gian Robert, Omega, Simplex, Maillard, Modolo et autres. C'est peut-être le grand problème de ce très beau livre anglo-saxon illustré que de donner le champ libre aux seuls géants ou presque. Voici donc l'inventeur du dérailleur et du déclencheur rapide, Tullio Campagnolo, véritable fondateur d'une dynastie. Voilà les industries de Cinelli. Les designs d'avant-garde de Colnago, un constructeur allié au besoin à Ferrari. Et ici l'histoire du géant Shimano, des roues des industries Mavic, des tubes Columbus ou Reynolds. Ajoutez Bianchi, De Rosa, Gitane, Specialized, Atala, Guerciotti, Batavus... Cet ouvrage n'en demeure pas moins exceptionnel pour quiconque s'intéresse de près à ces fines mécaniques et à leur histoire.

Jean-François Nadeau



RÉCIT

UNDERGROUND

Haruki Murakami
10/18
Paris, 2013, 550 pages

Fan de Murakami? Vient d'arriver sur les étagères la version poche — ça demeure une bonne brique... — d'*Underground*, livre qui a précédé et influencé l'incontournable saga *1Q84*. Tristement guidé par l'attentat au gaz sarin commis par la secte Aum à Tokyo en 1995, Murakami a voulu, pour comprendre et décortiquer, faire parler les victimes, témoins et survivants. Il a enquêté. Il a interviewé. Il a écouté. Une trentaine de récits composent ainsi ce gros bouquin, ni essai ni recueil d'entretiens, certes une compilation de témoignages, mais cousue main par un romancier de grand talent. Murakami a conservé certaines des répétitions et redites qui hantent ces différentes voix, pour dresser ce documentaire littéraire, pourrait-on dire, d'un des grands traumatismes que le Japon a vécus.

Catherine Lalonde

Nos livres chauds

À prendre ou à laisser

J'ai toujours craint de donner des conseils et supporte mal d'en recevoir, mais dans les semaines estivales qui viennent, pourquoi ne liriez-vous pas *Le tout sur le tout* (Gallimard) d'Henri Calet, *Les chroniques de la montagne* (Robert Laffont) d'Alexandre Vialatte, *En ce moment précis* (Robert Laffont) de Dino Buzzati ou *La mort exquise* (L'Instant même) de Claude Mathieu, des livres qu'on peut prendre ou laisser à sa guise, auxquels toutefois on revient et qui vous persuadent que la vie, toute difficile qu'elle est, peut se savourer mot à mot avec gourmandise.

Gilles Archambault

Le génie qui rafraîchit

Chaque été, je lis au moins une pièce de Molière. Ma préférée? *Les fourberies de Scapin* (1671). C'est drôle, vif et brillant. La scène du « Que diable allait-il faire dans cette galère? » relève du plus pur génie comique. Molière, c'est mon théâtre d'été. Je me paie du luxe.

Louis Cornellier

Adolfo Bioy Casares ou l'imaginaire épuré

GILLES ARCHAMBAULT

Un jour de 1972, alors que j'interviewais Hector Bianciotti à son appartement parisien, il me demanda s'il me plairait de faire un entretien radiophonique avec Adolfo Bioy Casares, de passage dans la capitale. Il s'offrit même de lui téléphoner devant moi. Je salivais déjà. Il m'aurait suffi de relire *L'invention de Morel* (10/18, 1992), disponible en librairie, et le tour était joué. Hélas! Bioy Casares était rentré chez lui deux jours auparavant. J'étais de ce fait une sorte de personnage de Bioy Casares, de cette sorte d'êtres humains pour qui rien de vraiment heureux n'arrive.

Voilà que paraissent coup sur coup, dans la collection Pavillons poche chez Robert Laffont, un court roman, *Un champion fragile*, et un recueil de nouvelles, *Le héros des femmes*. Dans les deux cas, l'auteur argentin manie humour et fantastique avec maestria. Tout est limpide chez lui. Ses dialogues, qui n'ont rien de prolix, sont porteurs d'une ambiguïté qui fait mèche à tout coup.

On ne lit pas Bioy Casares sans songer à Borges. On sait qu'ils ont été amis et complices, écrivant même de concert, sous le nom de H. Bustos Domecq, des contes et des nouvelles relevant fort élégamment de la littérature fantastique. Si la réputation de Borges a peut-être jeté de l'ombrage sur celle de son compatriote, il ne faut pas oublier que l'œuvre de notre auteur a quand même été couronnée en 1990 par le prestigieux prix Cervantes, la plus haute distinction décernée à des écrivains hispanophones.

On songe à Borges peut-être, mais on s'aperçoit rapidement qu'on est entré dans un autre univers. Grand admirateur de H. G. Wells, dont les constructions fantastiques l'éblouissent, Bioy Casares sait rapidement ramener l'imaginaire sur le territoire du quotidien. À la façon d'un Dino Buzzati, le mystère étouffant en moins. Alors que les personnages de l'auteur du *Désert des Tartares* (Pocket, 2005) craignent le vieillissement et la mort, ceux de Bioy Casares sont souvent des ingénus qui naviguent dans la



MARCEL MOCHET AGENCE FRANCE-PRESSE

Adolfo Bioy Casares, auteur du court roman *Un champion fragile* et du recueil de nouvelles *Le héros des femmes*

vie sans mettre la main au gouvernail.

Superhéros et amoureux

Dans cette novella qu'est *Un champion fragile*, Morales est un chauffeur de taxi dont le destin va changer le jour où un mystérieux passager, médecin, remarque son état de fatigue et le convainc d'ingurgiter une potion de son invention. Du jour au lendemain, Morales se transforme. Doué soudainement d'une force physique inconnue de lui jusqu'alors, il devient redresseur de torts. Personne ne lui résiste, sauf Don Pedro, qui lui interdit de chercher à retrouver sa fille, Valentina, dont il a déjà été le fiancé. Lorsqu'un kidnappeur s'empare de ladite jeune femme et la séquestre dans un lieu se-

cret, Morales saura la délivrer. Mais Valentina ne lui est pas acquise pour autant et le « fragile » champion en est réduit à passer ses soirées en compagnie de Don Pedro, « à boire du maté, parlant à peine, ou en silence ». Le vieillard n'est en rien reconnaissant envers Morales, mais comment ce dernier pourrait-il se le mettre à dos, tant que subsiste une possibilité que Valentina lui revienne? Drôle de champion, on le voit.

Des onze nouvelles du recueil, *Le héros des femmes*, la deuxième, *Une autre espérance*, est peut-être la plus remarquable. Attiré par la grandeur éventuelle d'un travail humanitaire, le narrateur accepte de travailler dans une clinique dite de la « Douleur ».

Collaborateur
Le Devoir

LE HÉROS DES FEMMES

Adolfo Bioy Casares
Traduit de l'espagnol (argentin)
par Françoise Rosset
Robert Laffont
Paris, 2014, 268 pages

UN CHAMPION FRAGILE

Adolfo Bioy Casares
Traduit de l'espagnol (argentin)
par Eduardo Jiménez
Robert Laffont
Paris, 2014, 104 pages

ESSAI

Le western planétaire d'Obama

Jeremy Scahill tient le lecteur en haleine en s'attaquant aux « assassinats ciblés »

MICHEL LAPIERRE

À l'heure où, réfugié en Russie, Edward Snowden, qui a révélé l'étendue de la surveillance électronique américaine dans le monde, vient de raconter à *NBC News* sa formation d'espion, l'enquête de Jeremy Scahill, *Le nouvel art de la guerre*, intrigue encore plus. Ce thriller culmine, en 2011, avec l'« exécution » de Ben Laden au Pakistan par une unité d'élite américaine où se trouve Matt Bissonnette, au nom québécois si subliminal...

Best-seller aux États-Unis dans son édition originale, le livre, maintenant traduit en français, montre à quel point, dès avant les attentats terroristes du 11 septembre 2001, « le monde est un champ de bataille », selon les néoconservateurs américains influents sous George W. Bush, dont l'héritage subsiste même sous Barack Obama. À l'aide d'une technologie ultrasophistiquée, la Maison-Blanche mène une guerre secrète en marge du droit international et de la tradition juridique américaine.

Auteur de *No Easy Day* (Dutton - Penguin, 2012) sous le pseudonyme de Mark Owen et avec l'assistance du journaliste Kevin Maurer, Matt Bissonnette raconte: « *Du sang et des morceaux de cerveau lui sortent du crâne... Il est à l'agonie... Nous tirons plusieurs balles.* » À l'autre bout du monde, à Washington, le président Obama, qui, avec ses collaborateurs, visionne la scène en direct, déclare: « *On l'a eu.* » On vient d'achever Oussama ben Laden.



RICK ROWLEY

Extrait du documentaire *Dirty Wars*, de Rick Rowley

En rapportant le témoignage de Bissonnette, militaire yankee, et en s'appuyant sur d'autres sources, Scahill, né à Chicago en 1974, correspondant du magazine *The Nation* et essayiste, ajoute sans s'en rendre compte une page à l'aventure, pas toujours irrécusable, des descendants des pionniers de la Nouvelle-France au tréfonds de l'imaginaire nord-américain. Il fait surtout sentir la portée historique du western planétaire où Ben Laden a le nom codé de Geronimo et où les colts s'appellent des drones.

Une guerre sans fin?

C'est d'ailleurs un missile provenant de l'un de ces en-

gins téléguidés qui tue, en 2011, au Yémen, Anwar Al-Awlaki, le principal protagoniste de l'enquête de Scahill. Le journaliste a tenu à faire de ce citoyen américain de souche yéménite, né au Nouveau-Mexique en 1971, élevé en partie au Minnesota, devenu imam aux États-Unis avant de les quitter en 2002, l'exemple parfait de la victime de la chasse mondiale aux terroristes que supervise Obama.

Scahill n'a pas tort de soutenir qu'avec la multiplication des drones meurtriers, la guerre clandestine que poursuit la Maison-Blanche « se nourrit désormais d'elle-même » et risque d'être sans fin. En voyant dans Al-Awlaki, gagné à

l'intégrisme, « un érudit religieux qui rivalise avec Ben Laden », les États-Unis confondent des attentats effectifs avec un simple délit d'opinion, si haineux et si menaçant soit-il. Cet amalgame les éloigne de la justice en les rapprochant d'une nouvelle Inquisition.

Collaborateur
Le Devoir

LE NOUVEL ART DE LA GUERRE DIRTY WARS

Jeremy Scahill
Traduit de l'anglais (américain)
par Geneviève Boulanger
et Nicolas Calvé
Lux
Montréal, 2014, 704 pages

LECTURES D'ÉTÉ



FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

Pour reprendre Hemingway, Paris est bel et bien une fête, malgré le caractère ronchon de ses habitants.

Paris, pour le meilleur et pour le pire



LOUIS CORNELLIER

Paris fait rêver les gens de culture. Paris, c'est Beauvoir et Sartre, Vian, Picasso, Gréco, Gainsbourg, Pivrot et des politiciens qui ont tous la parole facile. On ne peut pas, quand on aime la littérature et surtout si on est francophone, ne pas vénérer Paris.

Le problème, dira-t-on peut-être, c'est qu'il y a les Parisiens, et ceux-ci ne sont pas toujours aussi aimables que la ville qu'ils habitent. Être un vrai Parisien, écrit Louis-Bernard Robitaille (LBR) dans *Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez*, signifie « que vous avez de l'esprit, du style, de l'élégance, que vous êtes malin (et même un peu trop), débrouillard, au courant des dernières modes et de ce qu'il faut connaître en ville », mais cela signifie aussi, surtout si le jugement provient d'un non-Parisien, « que vous êtes franchement insupportable ».

Correspondant à Paris du journal *La Presse* pendant presque 40 ans, LBR, aujourd'hui retraité du journalisme, connaît cette ville comme le fond de sa poche et nous la fait découvrir avec brio dans cet essai très parisien, c'est-à-dire, eh oui, qui a du style, de l'esprit, une intelligence pétillante et juste ce qu'il faut de malice pour briller, sans être, toutefois, insupportable. Déjà auteur de l'excellent *Ces impossibles Français* (Denoël, 2010), LBR y va cette fois d'un gros plan sur la capitale qui confirme ce qu'en disait Hemingway: Paris, en effet, est bel et bien une fête, malgré le caractère ronchon de ses habitants.

Mauvaise humeur

« *Le Parisien*, reconnaît LBR, se prend pour le nombril de l'univers » et cultive sa « mauvaise humeur proverbiale ». Il a ses raisons: capitale la plus densément peuplée de tout l'Occi-

« Vous avez de l'esprit, du style, de l'élégance, [...] êtes malin (et même un peu trop), débrouillard, au courant des dernières modes et de ce qu'il faut connaître en ville [mais] franchement insupportable »

Extrait de *Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez*

dent, Paris est la ville du vacarme et de la promiscuité, des embouteillages et de la vie chère. Plus encore, c'est la ville de la Révolution française. Aussi, ses petits travailleurs — chauffeurs de taxi, garçons de café et vendeurs de journaux — incarnent cet esprit en refusant d'être traités comme des larbins. « *L'étranger aurait donc tort de penser que la mauvaise humeur du chauffeur de taxi le vise personnellement*, explique LBR: il [sic] vise tous les humains qui ont les moyens de prendre un taxi, à commencer par les habitants de "cette ville de riches" ».

Pour être parisien, explique LBR, nul besoin d'être né à Paris. Le surdoué Cocteau était bien un enfant de la place, « pour ainsi dire jamais sorti de Paris », mais ce statut d'« hyper-Parisien » lui a valu des accusations de superficialité. « Pour faire une belle carrière nationale, constate LBR, il convient de conquérir Paris avec un peu de fumier à ses semelles, ou en tout cas de venir d'ailleurs », comme les Camus, Sollers, BHL ou Angot. Cela donne au moins un effet de profondeur.

On peut même être originaire d'un pays étranger, comme les Parisiens Picasso, Costa-Gavras, Ionesco et Makine. Il faut cependant, pour y arriver, maîtriser le français, avoir le sens de la répartie et ne pas craindre une certaine frivolité teintée de pessimisme. Les Allemands et les Scandinaves, trop sérieux, sont donc presque disqualifiés.

Ville obsédée par les codes sociaux (prendre le métro fait pauvre, le bus est acceptable, faire mine de mépriser l'argent s'impose), par la virtuosité langagière et par le libertinage, Paris, depuis le début de son histoire, est pris d'assaut par les Rastignac de la plume (Lamartine, Musset, BHL, Ferry, Finkielkraut, Bruckner, Giesbert), à la fois brillants et séducteurs, et par « les flamboyantes », c'est-à-dire des « femmes extravagantes et non conformistes » (la Pompadour, Sand, Louise Michel, Sagan). Modèles de courtoisie, ses têtes d'affiche cultivent en même temps la grossièreté et l'humour méchant.

Les Parisiens, c'est une évine finement portraiturée par Robitaille, sont insupportables mais fascinants. « *C'est parmi les Français, écrivait en 1941 le Roumain Cioran qui a fait de Paris sa ville d'adoption, que l'on trouve le moins d'imbéciles profonds, irrémédiables, éternels. Même la langue s'y oppose.* » On lui laissera le dernier bon mot.

Penser contre le père

Présenté comme un Rastignac contemporain par LBR, l'essayiste Pascal Bruckner, représentant d'une gauche intellectuelle parisienne abonnée à la critique de son propre camp, révèle ses secrets intimes dans *Un bon fils*, un remarquable récit autobiographique au style délicat et envoûtant.

Né à Paris, mais élevé à Lyon, Bruckner, longtemps considéré comme un intellectuel juif, est

en fait le fils d'un Français huguenot, mort en 2012, violemment antisémite et brutal avec les siens, c'est-à-dire sa femme et son fils unique. Ce dernier avoue avoir souhaité la mort de son père pendant son enfance. « *Le seul moyen d'échapper à sa famille*, écrit Bruckner, *c'est de s'en donner d'autres, de se rattacher spirituellement à de nouvelles traditions.* »

Bruckner choisira les livres, la culture, la vie avec la pensée. Son père vivait de haine et de docilité; le fils optera pour l'amour du monde et la provocation. Élève de Jankélévitch à la maîtrise et de Barthes au doctorat, Bruckner l'optimiste fera du pessimiste Alain Finkielkraut son « frère d'encre », partageant avec lui « la passion des controverses, la dévotion aux textes, la haine du fanatisme, l'indifférence aux honneurs ». Admirateur, dans sa jeunesse, de Sartre, l'essayiste dit avoir appris « la grammaire de la liberté » dans les livres, qui, insiste-t-il, l'ont sauvé, en lui faisant comprendre que le but de toute existence est de « marier la vérité et la beauté ».

Éloge de la littérature et de la philosophie qui constituent les plus exaltantes familles d'adoption qui soient, ce récit vrai d'apprentissage, qui va de la colère au pardon, de la frustration à la liberté, est une pure merveille d'intelligence, de nostalgie heureuse et d'élégance stylistique sans afféterie. « *Mon père*, écrit l'essayiste, *m'a permis de penser mieux en pensant contre lui. Je suis sa dé faite: c'est le plus beau cadeau qu'il m'ait fait.* » Pas chiche, Bruckner, dans ce livre, partage cette victoire avec nous.

louisco@sympatico.ca

LES PARISIENS SONT PIRES QUE VOUS NE LE CROYEZ

Louis-Bernard Robitaille
Denoël
Paris, 2014, 384 pages

UN BON FILS

Pascal Bruckner
Grasset
Paris, 2014, 264 pages

L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

BIZ

Mort-Terrain

« Rappeur et comédien, Biz, membre du groupe culte *Loco Locass*, démontre à quel point il est aussi un écrivain talentueux dans *Mort-Terrain* [...]. Roman passionnant, humain, dur, authentique et sans compromis, ce thriller d'horreur raconte le Nord, l'hiver, l'isolement et la rudesse de la vie avec une plume remarquable et une grande intensité. »

Marie-France Bornais, *Le Journal de Québec*



COLLECTIF

De quoi le territoire du Québec a-t-il besoin ?

« Les politiciens devraient lire et relire ce collectif, les enseignants devraient le mettre dans les mains de leurs étudiants dans les cégeps et les universités. Un incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent à la vie d'ici, au territoire immense du Québec réel et à inventer. Enfin des textes qui font appel à la lucidité et à l'intelligence. »

Yvon Paré, *Le Quotidien*

AKI SHIMAZAKI

Yamabuki

« C'est le rythme saccadé donné par ses courtes phrases sans fioriture. C'est tout ce qui vibre derrière la retenue, les non-dits. C'est la densité derrière l'apparente simplicité. [...] On finit par être complètement envoûté par ce roman minutieusement construit. On est touché aussi, ému. Bien au-delà de ce qu'on aurait imaginé. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

AKI SHIMAZAKI

Zakuro

« Un roman de Shimazaki fait l'effet d'une brise fraîche et parfumée sur un jour de chaleur d'une lourdeur accablante. [...] Parce qu'elle se contente d'effleurer la corde sensible du lecteur plutôt que de la tirer sauvagement, on admire [cette auteure] dont la pudeur semble être une valeur en voie d'extinction. »

Anne-Marie Genest, *Les Libraires*

Nos livres chauds

Un délice sucré

On pourrait profiter de la chaleur de la belle saison et surtout de sa sérénité pour relire *Les confitures de coings* de Jacques Ferron (Typo), qui affirmait: « *Un auteur en définitive est toujours l'enfant de ses livres.* » Voilà, plus qu'un roman, une parabole ironique sur la tragédie québécoise et, en même temps, un récit autobiographique fait par un artiste de la réflexion.

Michel Lapierre

La philosophie dans le solarium

La philosophie se pratique mal dans l'urgence. Le ralentissement du temps qu'apporte l'été est, pour elle, une chance. Cette année, *La plus belle histoire de la philosophie* (Robert Laffont, 2014), de Luc Ferry et Claude Capelier, m'accompagnera donc partout. Pour donner de la profondeur à l'été, rien ne vaut le soleil de la philo.

Louis Cornellier

GUY LE BOURDAIS

Une marée de souvenirs

des îles de la Madeleine

SEPTENTRION Q.C. CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société d'investissement des entreprises québécoises



PRÉPAREZ VOS VACANCES EN NUMÉRIQUE.

PLUS DE
130 000
TITRES
EN FRANÇAIS



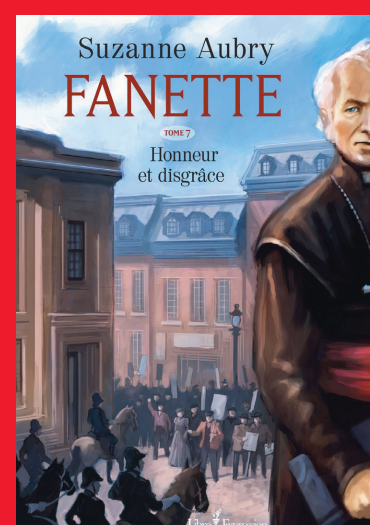
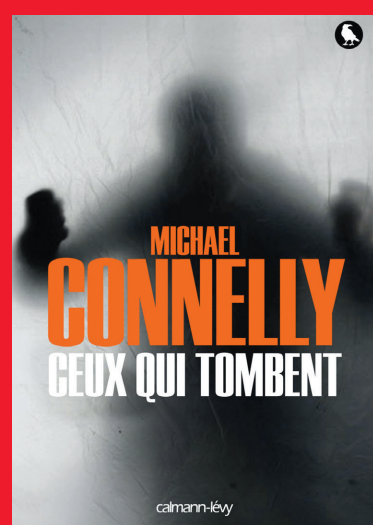
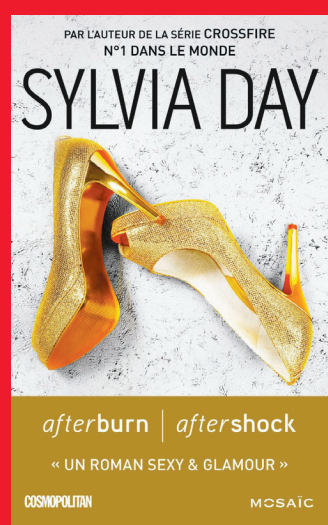
CONCOURS
COUREZ LA CHANCE
DE GAGNER 1 DES 10
CARTES-CADEAUX DE 100\$

Du 5 juin au 2 juillet 2014, inscrivez-vous sur
ARCHAMBAULT.CA/CONCOURS
et vous pourriez gagner 1 carte-cadeau de 100\$*.

*Détails et règlement sur archambault.ca



LES VACANCES ARRIVENT... FAITES LE PLEIN DE LECTURE!



TÉLÉCHARGEZ
ARCHAMBAULT LECTURE
APPLICATION OFFERTE
GRATUITEMENT SUR ANDROID® ET iOS®

L'ART
DE VOUS
DIVERTIR

ARCHAMBAULT